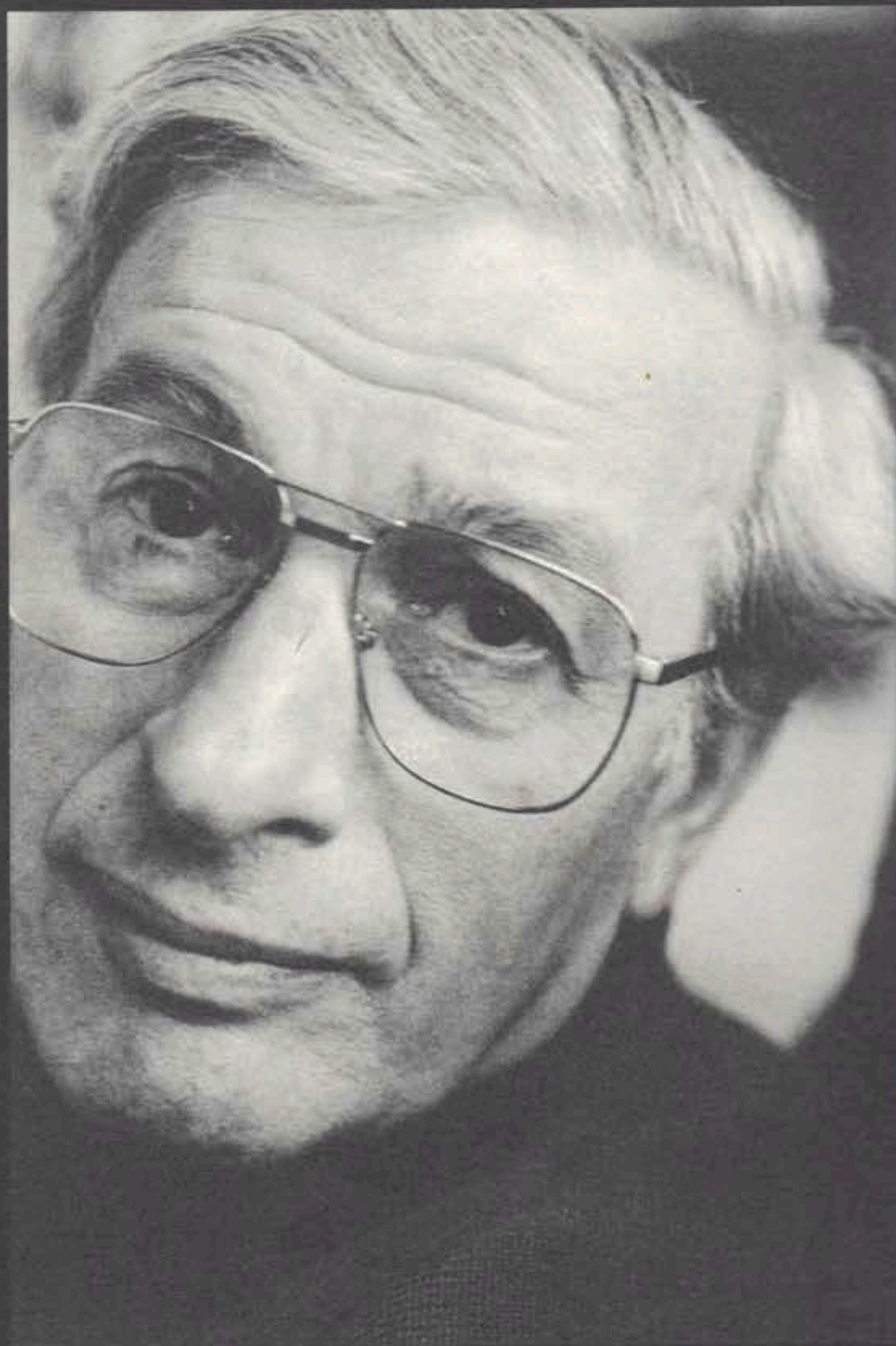


ARTS ET LETTRES

verso



DOSSIER ALBERT BITRAN

LA GUERRE DE L'ART. ALAIN JOUFFROY, JEAN-LOUIS PRADEL

Les artistes et les expos

Débats

Chroniques des lettres

Les livres politiques

Le théâtre et le cinéma

La photographie



## EXERCICES DE STYLE

Lorsque Degas exécute, au même format que l'original, une copie peinte du *Calvaire* de Mantegna, il s'agit d'un exercice de style, et du plus bel effet, reconnu par tous. Lorsque Delacroix choisit un détail du *Débarquement de Marie de Médicis* par Rubens, et qu'il fait la ravissante *Naiade* du Kunstmuseum de Bâle, c'est un exercice de style que nul ne songe à lui reprocher. Mais quand des peintres contemporains inventorient à leur tour l'histoire de l'art, ou bien reprennent leurs propres travaux pour en faire évoluer tel aspect particulier, la critique se pince le nez en parlant avec dédain d'« exercices de style ». Et alors ? Depuis quand l'exercice de style est-il moralement douteux ? Artistiquement condamnable ?

Il me paraît extrêmement réjouissant, quant à moi, que des peintres d'aujourd'hui, de toutes générations, ne renoncent pas à la pratique de l'exercice de style. Cinq exemples récents, parmi les expositions de l'hiver, ont témoigné de la vigueur de ce type de démarche.

« Je veux faire une peinture qui décrit le monde mais qui se regarde elle-même comme faisant partie intégrante de ce monde-là » dit ALICIA PAZ, née en 1967 à Mexico, qui vit et travaille à Paris depuis 1989. Pari tenu. Le peintre cite l'histoire de l'art, insère des objets kitch, et joue avec les éléments matériels faisant allégoriquement référence au formalisme. Par la volonté d'Alicia Paz, ces trois séries d'éléments nouent des rapports divers, de complexité ou de rivalité, qui font de chaque tableau un petit théâtre. Dans *Vanité*, par exemple, une figurine de clown sur fond expressionniste abstrait, occupant la moitié gauche de la composition, tient à la main un pinceau en train de tracer, sur le fond monochrome noir de la moitié droite, au autoportrait à l'aspect de crâne mortuaire. Dans d'autres tableaux, sont convoqués Velasquez, Goya, Mondrian, la porcelaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi un lapin en peluche ou un singe déguisé que l'on croirait sorti d'un tableau de Chardin. Tout cela se mêle selon les associations d'idées d'une artiste virtuose, qui fait mieux que communiquer son plaisir de peindre : ses exercices de style donnent vraiment envie de peindre à son tour (Galerie Vidal-Saint Phalle).

Les travaux récents de MICHEL TYSZBLAT et de GÉRARD GUYOMARD ont été réunis par la galerie du Centre. Heureuse initiative, qui a permis de constater, dans l'art de Tyszblat, l'amorce d'un nouveau cours. Il semble en effet que le peintre a entrepris de revisiter librement certains de ses propres thèmes - les personnages dans des paysages urbains - mais en donnant un maximum d'éclat aux taches colorées, maintenant franches et joyeuses, et une plus grande force à l'articulation de chaque composition par l'essai d'un schématisme inhabituel. Après ces variations, Tyszblat est prêt pour entamer une nouvelle période, et il vient de rappeler qu'il est un grand coloriste. Quant à Guyomard, qui a ramassé dans son atelier des chutes de contreplaqué issues de travaux antérieurs, le voici qui les réutilise en les insérant dans de nouveaux tableaux, où la peinture circule ainsi entre pleins et déliés. Des personnages s'introduisent dans le champ de la toile, et une vache, puis une oie... Certains paraissent tomber. D'où le titre générique d'une série présentée ensuite Galerie Hélène de Roquefeuil : *Paysage de chutes n'est-ce pas*, où l'on reconnaît à la fois l'humour et l'inventivité de Guyomard.

Le jeune marchand Eric Le Gallo, à Rouen, a organisé une exposition des peintures de SERGIO BIRGA, consacrées à des villes italiennes dont le florentin aime à capter la poésie secrète, notamment par le moyen de nocturnes. Exemple caractéristique de son savoir-faire dans ce type d'exercice de style, le *Nocturne romain (Forum)* frappe par son atmosphère mystérieuse. Une fontaine déverse inutilement son eau qui se répand dans la rue déserte. Mais c'est sans doute moins l'eau qui s'écoule que le temps, rendu perceptible par une peinture experte en traduction d'atmosphère.

Au théâtre de Saint-Quentin en Yvelines, c'est CHRISTIAN BOUILLÉ qui proposait des tableaux des quatre dernières années. Tableaux complexes, comme toujours ; tableaux à la fois autobiographiques et illisibles, alors même que l'on croit voir et comprendre des emprunts aux précédentes œuvres de l'artiste, comme toujours. « On ne peut pas dire que ta peinture affiche le moindre souci esthétique » lui dit Bernard Noël dans le catalogue. Mais Bouillé rappelle au poète qu'on lui a reproché de prendre trop de plaisir à peindre, et de le montrer. Paradoxe de Bouillé : ses « exercices » consistent précisément à chercher à n'avoir surtout pas de « style ». « Je suis épaté qu'un peintre puisse désirer avoir un style, abstrait, narratif ou autre, un style à soi. » Lui, Bouillé, cherche à aller suffisamment loin en lui pour que son style « ne puisse plus suivre ». « Au fond, en évitant le style, tu laisses de plus en plus de place à la peinture ? » questionne Bernard Noël qui n'a pas besoin de réponse puisqu'il a tout compris. D'une manière ou d'une autre, style ou pas, c'est évidemment, chez chacun de ces peintres, du plaisir de peindre qu'il est d'abord question. Y-a-t-il vraiment quelqu'un pour s'en plaindre ? ●

J.L. C.